



La

2^e DDB

dans la

TOME II

LIBERATION DE PARIS

et de sa région

De l'attaque de l'hôtel « Majestic »
aux combats du Bourget

Laurent FOURNIER
Alain EYMARD



Histoire & Collections

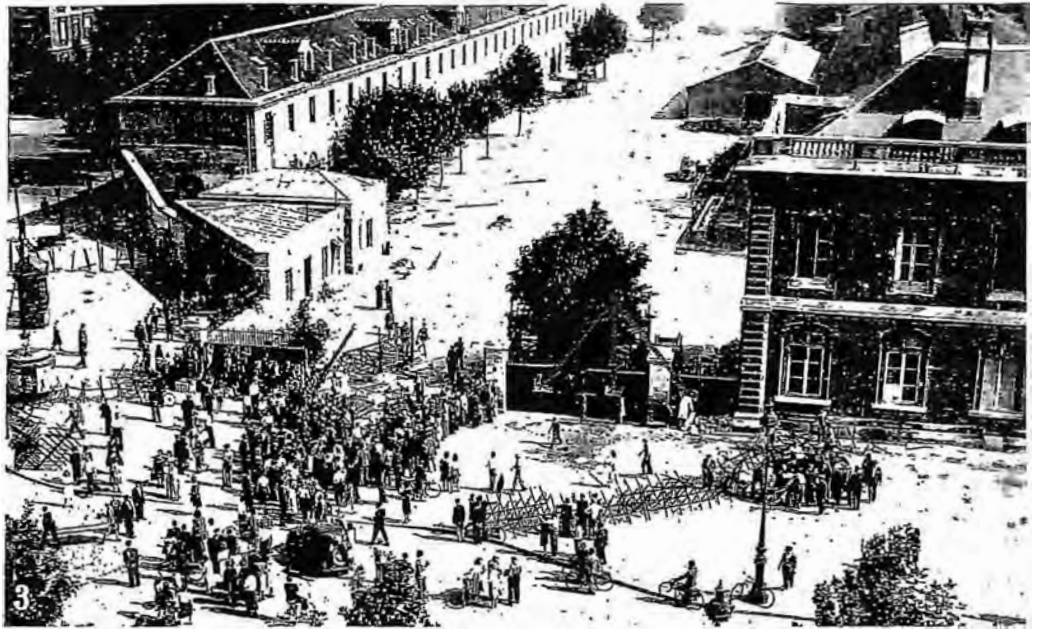
Contre.

Bien que prise après les combats cette photo « aérienne » nous permet de voir l'axe de poussée principal de l'attaque. Le bâtiment en longueur, à gauche, longe l'avenue Duquesne. Au premier plan, la place Joffre (aujourd'hui place de l'École militaire). A droite de la photo, on aperçoit l'extrémité de l'aile dite « de la Cavalerie ».

De nombreux civils, venus constater les résultats des combats, affluent devant la grille d'entrée. C'est par cet endroit que la force principale de l'attaque a pénétré.

A droite, la grille a été renforcée et munie de meurtrières.

(Coll. L. Fournier)



L'École Militaire

C'est le principal objectif du sous-groupe Noiret. Pour l'attaque de ce point fort allemand, le capitaine Gaudet désigne le 3^e peloton du lieutenant Hannezo. Le 2/5/1 RMSM, commandé par le lieutenant Moore, attaque de front par les allées latérales du Champ de Mars. L'infanterie d'appui est composée des 2^e et 3^e sections de la 2/13 Génie, par plusieurs groupes de la compagnie Robert du maquis de Lorris, ainsi que des FFI du quartier et du XV^e arrondissement, également connu sous le nom d'« Escadron Vaugirard » du fait qu'il avait établi son PC dans les abattoirs du même nom. Les 1^{er} et 2^e pelotons du 4/12 Cuir, respectivement commandés par les sous-lieutenant Pity et Mucchielli ont pour mission de protéger l'ensemble de l'opération. Le peloton Pity couvrira la droite et le peloton Mucchielli, la gauche. Le capitaine Gaudet, commandant le 4/12 Cuir, écrit :

« Automitrailleuses et blindés progressent dans le Champ de Mars. Lorsqu'ils arrivent face à l'École militaire, plusieurs mitrailleuses les prennent sous leurs tirs; ils répondent par des feux nourris sur toutes les ouvertures. Après un long tintamarre, un silence total règne sur le Champ de Mars. Dans le char « Reithel », Adomi, notre champion de boxe, s'impatiente. Avec son équipage, il tente un coup de main audacieux. Il s'élance vers les bâtiments de l'École militaire toute proche... Une balle explosive lui fracasse le genou gauche. A l'hôpital Saint-Louis, on lui coupera la jambe. Avenue Duquesne, vers l'entrée de l'École, une mitrailleuse lourde tire d'un blockhaus dans l'avenue de La Bourdonnais. Je suis avec Bru, rue Savorgnan de Brazza; les balles ricochent devant nous sans trop émuvoir la foule qui nous entoure. J'appelle le char 105.

- Rogez... vous voyez cet emmerdeur sous béton ?

- Je le vois.

- Quelques coups de 105... ça doit suffire !

- Certainement.

Rogez, Français libre depuis le premier jour, l'œil bleu, une grande

barbe blonde, tel un guerrier antique, écarte les « pékins » et remonte dans le char « Coutances ». Il pénètre dans l'avenue de La Bourdonnais. A cent mètres du blockhaus, posément, il tire six coups de canon. Un énorme nuage de poussière et de fumée s'élève devant la grille. Les douilles en cuivre vides, éjectées, tombent sur le trottoir. Je vois tout à coup, un homme âgé, très distingué d'ailleurs, courir vers elles; il en prend deux et les laisse échapper car elles sont brûlantes. Autour de lui, les balles forment des gerbes d'étincelles... Il n'en a cure. Au péril de sa vie, il reprend ces curieux souvenirs de guerre et disparaît dans un couloir. Le silence est revenu. Rogez dégage son buste et fouille de ses jumelles la fumée qui se dissipe lentement. Une détonation, une seule, claque comme un coup de fouet: sa tête bascule brutalement vers la gauche, puis, lentement, sa barbe se plie sur la poitrine. Le front, maintenant, repose sur le blindage. Il ne bouge plus... Mais, tout à coup, la tête se redresse un peu, son bras s'amarre péniblement au tourelleau; il s'extirpe de la tourelle et glisse le long du blindage. Je cours vers lui, le prends dans les bras. Sa barbe blonde est inondée de sang. Il a encore la force de montrer la fenêtre d'où un tireur lui a fracassé la mâchoire. Bru l'emmène aussitôt à l'hôpital; la foule s'écarte silencieuse. »

Les chars ne sont pas les seuls à combattre; voyons maintenant la progression des spahis avec le journal de marche du brigadier Philippe Girard, conducteur d'une AMM8 au 2/5/1 RMSM :

« Au Champ de Mars nouvel arrêt. Les chars nous rejoignent. Il est environ 9 heures. Notre patrouille reçoit l'ordre de remonter vers l'École Militaire par l'allée de droite, en battant les buissons. Celle du chef Feller a la même mission, mais par l'allée de gauche. Nous passons les premiers sous la Tour Eiffel; à 200 mètres de l'École, je ferme mon volet avant. Nous faisons encore une centaine de mètres, doucement, et j'entends un claquement devant moi. Mon évêque vient d'être brisé par une balle. Le phare de droite également; l'antenne pend lamentablement, sectionnée elle aussi. Le soir, en ouvrant les paquetages, nous constaterons qu'ils sont criblés de balles, ainsi que le sac à couvertures. Mon tireur Koubl

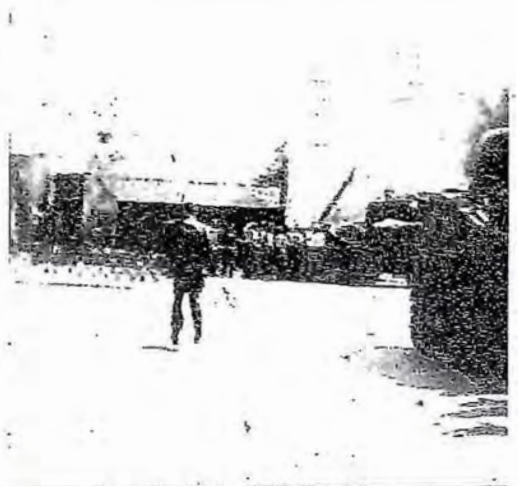
1. Les chars du 3/4/12 Cuir démarrent, Nancy 3 en tête, suivi du Moncomet et d'un troisième char, non identifié, dont on voit l'avant, à droite sur la photo. La soudaineté de l'assaut des chars semble avoir pris les sapeurs de Leclerc au dépourvu. Ceux-ci ont un temps de retard alors que, sur la gauche du premier char, le Nancy 3 et les résistants (FFI, maquis de Lorris et escadron Vaugirard) sont déjà près de la grille.

2. Les premiers chars sont entrés: on en distingue au moins deux dans la cour. Deux autres chars suivent; des FFI, reconnaissables à leur béret, progressent en se protégeant derrière le dernier.

3. Tous les chars sont entrés dans la cour, ainsi que les « Lederc » du Génie et les résistants: l'attaque bat son plein.

(Photos Coll. Jean Rocheteau)

L'attaque de l'École Militaire



arrose consciencieusement les fenêtres et les portes à la mitrailleuse et au canon de 37. Les chars sont loin derrière. Le chef Feller passe à toute vitesse devant l'École, et Duphy engage un canon de 47 placé sous l'entrée principale. Le canon est détruit et l'officier qui le commande, tué. Mais une mitrailleuse placée dans l'ombre, et qu'ils n'ont pas vue, tire et Deville, qui se trouvait derrière la tourelle en train de tirer à la mitrailleuse, est tué d'une balle en plein cœur. Le chef Feller et Duphy sont également blessés. Les Shermans des Cuirs arrivent enfin et canonnent l'École. Nous tournons à droite où, renversant une barrière, le chef Riou me guide à la voix car je n'y vois plus. Nous nous arrêtons sous les arbres de la place Joffre en face le métro Champ de Mars. Koubli tourne sa tourelle à gauche, et je coupe le moteur. Avec le radio, nous faisons des cartons à la carabine dans les fenêtres de l'école. Les civils commenceront à affluer. Ils se disper-



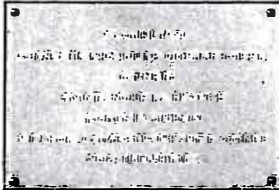
Cicandre. Après les combats, le maquis de Lorris soufflé un peu près des deux petits bâtiments situés à gauche de la grille par où est arrivé l'assaut. Au sol, le cadavre d'un Allemand dont le visage a été recouvert d'un linge, par respect. Notez, à droite, la MG 34 posée au sol. Ces deux petits bâtiments et celui situé à l'arrière-plan longent l'avenue Duquesne. (Photo Musée de la Résistance du maquis de Lorris)

sent à chaque rafale, puis reviennent entourer les véhicules. La garnison finit par capituler vers 15 heures. Nous nous regroupons dans l'avenue de Suffren, puis partons vers l'avenue du Maine. Nous rangeons les véhicules sur les trottoirs, et nous couchons à côté d'eux. De temps à autre, une rafale part des toits, sans qu'on sache exactement d'où. Nous commençons à en avoir l'habitude et n'y faisons plus attention. »

Maintenant que les abords de l'École sont atteints, la phase d'investissement va pouvoir être lancée. Le capitaine Gaudet écrit :

« Un homme blond, l'œil vif, s'en détache [nda : de la foule]. Il porte un gros pic de maçon sur l'épaule. Il vient vers moi et se présente avec beaucoup d'aplomb : « Je m'appelle Pahlon, je suis russe blanc. Je connais bien le quartier et j'ai un moyen de vous faire voir l'École militaire d'en haut, sans danger... avec ça... » Il montre son pic et poursuit : « La défense passive a fait percer les murs de toutes les caves. Les ouvertures sont bouchées par une mince cloison, facile à démolir ; en cas de bombardement, on peut passer d'une cave à l'autre. Ainsi, dans un quart d'heure, nous serons au dernier étage de l'immeuble qui domine l'École militaire. » Aussitôt, je l'entraîne dans l'immeuble. Nous nous mettons d'accord avec le concierge, M. Sutter, et la pic de Pahlon fait voler en éclats les cloisons de briques légères. Les chefs de char sont arrivés, ils suivent avec impatience ce curieux travail de démolition et s'engouffrent avec moi dans la dernière cave, celle du 9, rue Frédéric-Le-Play. Ensuite, nous grimpons en vitesse jusqu'au 6^e étage pour entrer sans frapper dans l'appartement de M. Jeranec-Tchiema. Une dame, très surprise de cette irruption intempestive, se remet vite de sa frayeur et nous montre, par les volets entrouverts, la vue magnifique que nous avons sur tous les bâtiments de l'École militaire. Je peux donner ainsi des ordres pour l'attaque, comme à la manœuvre. Un volé poussé trop loin nous vaut cependant une violente rafale qui brise toutes les vitres ; sans autre dommage, nous dégringolons vers la sortie. Une foule délirante nous acclame et j'apprends une bonne nouvelle. Un renfort vient d'arriver : la 2^e compagnie du génie de la Division et deux sections du maquis de l'Eure [nda : du Loiret en réalité], avec son chef, le colonel O'Neill. »

André Bonnetoy, membre du maquis de Lorris, qui a participé à la prise de l'École Militaire, nous donne son témoignage sur cette attaque 38 :



« Plusieurs groupes de la compagnie Robert sont désignés et préparent le plan d'attaque de l'École Militaire (un gros morceau), avec à leur tête le colonel O'Neill. Deux sections, soit environ une quarantaine d'hommes, doivent attaquer de face. Le lieutenant Guy Philippon, avec une section, doit contourner, pour attaquer par derrière. A 11 h 45, six chars du

12^e Cuir sont en position de départ près du Champ de Mars. Les engins font mouvement, avec, dans leur sillage, les hommes différemment répartis. L'attaque doit être frontale pendant que Guy, avec ses hommes contourne les bâtiments par derrière. Nous prenons position à 150 mètres environ du bâtiment principal. Un de nos tireurs au fusil-mitrailleur est touché par une balle explosive. (Ironie du sort, ce garçon, qui n'avait pas revu ses parents depuis sa clandestinité dans la Résistance, a été abattu à quelque distance du domicile parisien de ceux-ci...). Le feu est très violent, l'engagement est sévère. »

Les chars et les hommes se mettent en place. Les chars ouvrent la marche et les hommes s'abritent derrière. Revenons avec le capitaine Gaudet : « A 15 h 30, je déclenche l'attaque générale. Le char « Nancy » en tête, arrive près du blockhaus détruit. Il tire sur la grille et fonce dessus ; elle s'abat sur la tourelle, le char ne peut plus tirer. Le « Moncomet » le dépasse et pénètre dans la cour. Alors des civils armés surgissent et se ruent derrière le char ; ce sont des FFI du quartier, dont je n'avais jamais entendu parler. Sapeurs et fantassins brisent les fenêtres dans un tintamarre épouvantable et pénètrent à l'intérieur des bâtiments. Je reste dans la cour d'entrée avec Bru à mes côtés. Soudain, un engin cylindrique tombe devant nous : c'est une grenade à manche allemande. De toutes forces, je hurle : « À terre ! » et je m'aplatis sur le sol. Tête enfoncée dans le thorax, nous attendons l'explosion... elle ne vient pas. Avec précaution, je relève la tête. Bon Dieu ! Une autre arrive, de derrière, à deux mètres. Nouveau plongeon, longue attente désagréable... rien ! Je pivote sur le nombril et j'essaie de déterminer d'où proviennent ces engins de mort. Et alors je découvre, au pied du blockhaus, un FFI qui puise dans un tas de grenades abandonnées par les Allemands. Il les jette sans regarder, derrière lui, n'importe où... Heureusement, il oublie de les dégoupiller ! Je me relève rapidement. Mon pied l'envoie sur le tas de grenades, la tête en avant ; il n'a rien compris. »

En milieu de page. A droite de la grille d'entrée, une plaque commémorative a été érigée en mémoire de quatre combattants du maquis de Lorris tués lors de l'attaque de l'École Militaire. (Photo L. Fournier)



Ci-dessus. Les mêmes petits bâtiments en 2008. (Photo L. Fournier)



Ci-dessus. Le colonel Marc O'Neill, chef du maquis de Lorris zone Nord. (Photo Musée de la Résistance du maquis de Lorris)

38. « Le Maquis de Lorris », ouvrage collectif, sans éditeur et non daté, page 86.

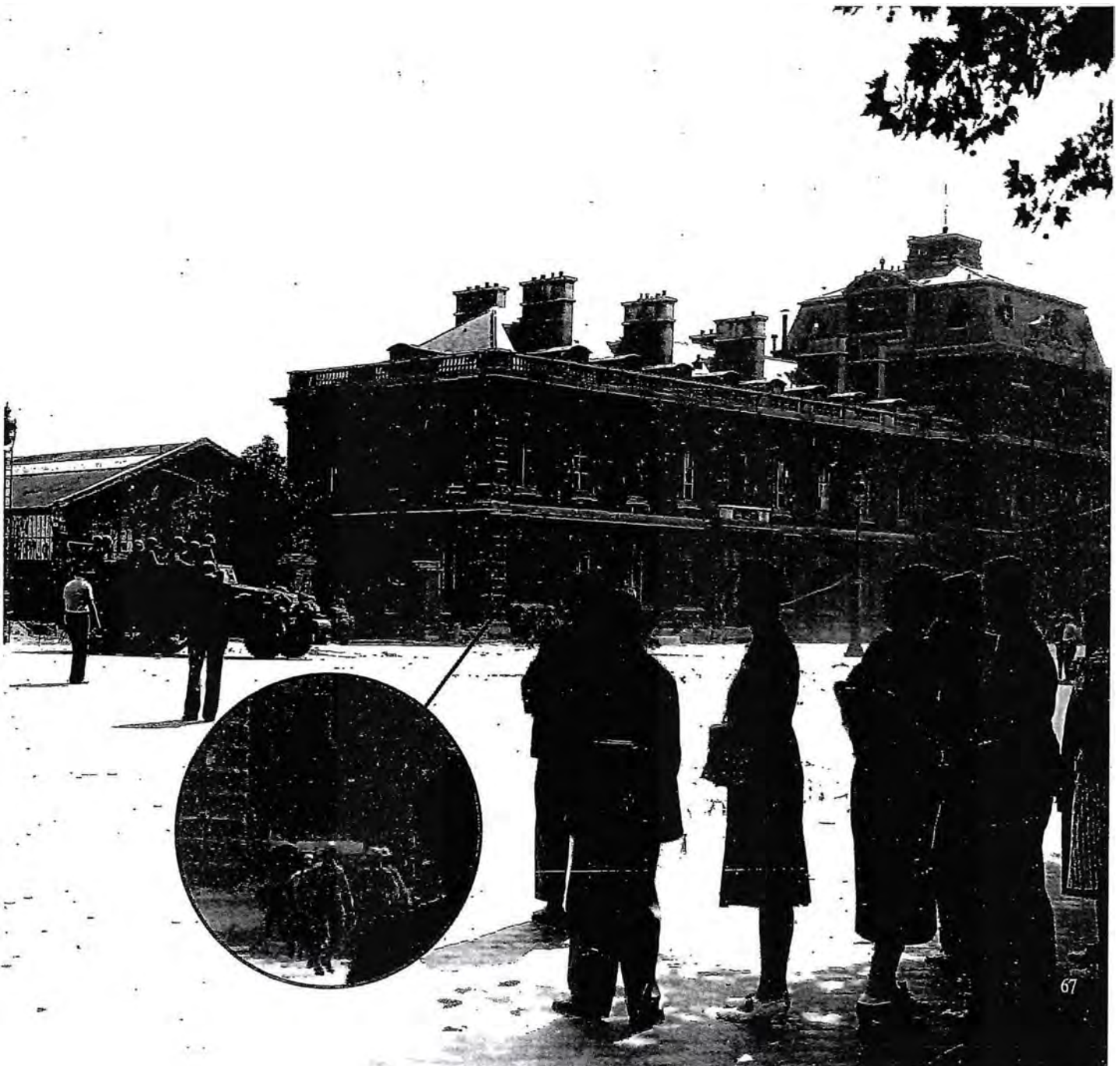




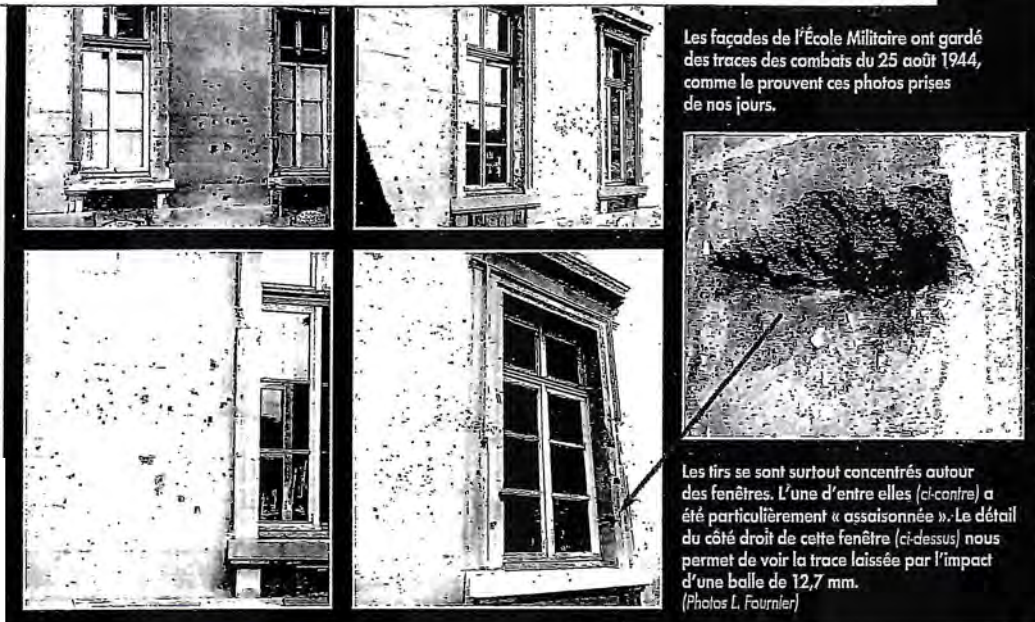
Une AMM8 du 2/5/1 RMSM, patrouille du chef Feller, garée dans la rue Savorgnan de Brazza. Il s'agit soit de l'Altairine, soit de Hue Cocotte. Les membres d'équipage se font prendre en photo avec des Parisiens et des Parisiennes, ainsi qu'avec quelques-uns de leurs frères d'armes, dont deux du Génie (casqués). Un FFI est également présent, reconnaissable aux cartouchières allemandes accrochées à sa ceinture. A gauche, deux des membres de l'équipage portent un pistolet-mitrailleur Thompson suspendu à l'épaule. (Photo Roger Viollet)

Ci-dessous.

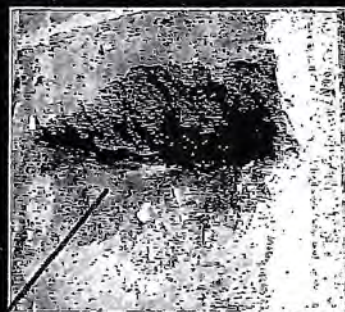
Sur cette photo prise après les combats, on voit un half-track de la 2/13 Génie. Notez la façade du bâtiment de la Cavalerie de l'École Militaire qui a été complètement ravagée par les lirs des AMM8 du 2/5/1 RMSM et des chars. Les hommes de la 2/13 Génie sortent... par où ils sont entrés lors de l'assaut. (lire le récit de leur attaque page 68). (Photo Roger Viollet)



Les fenêtres de l'École Militaire ont gardé le souvenir des combats...



Les façades de l'École Militaire ont gardé des traces des combats du 25 août 1944, comme le prouvent ces photos prises de nos jours.



Les tirs se sont surtout concentrés autour des fenêtres. L'une d'entre elles (ci-contre) a été particulièrement « assaisonnée ». Le détail du côté droit de cette fenêtre (ci-dessus) nous permet de voir la trace laissée par l'impact d'une balle de 12,7 mm. (Photos L. Fournier)

« Avec les sapeurs transformés en fantassins, il (le capitaine Gaudet; 4/12Cuir) attaque l'École Militaire, autre point fort de la résistance ennemie. Les Sherman s'approchent de l'école dont les caves avec fenêtres et soubiraux barricadés sont transformés en blockhaus. Les larges avenues se prêtent admirablement aux feux croisés des armes automatiques. Ordre est donné de prendre l'École Militaire d'assaut. Les sapeurs, dont il faut contenir l'ardeur, bourrent leurs poches de grenades. Un char tire sur une porte et la détruit. Cinq Sherman se ruent dans la cour. Les sapeurs en trois colonnes foncent et traversent le barrage des mitrailleuses. Quelques blessés se pensent rapidement et rejoignent au cours de l'action. Une fenêtre est défoncée, et par cette fissure les hommes s'introduisent dans la place et se précipitent dans les locaux par groupes de deux ou trois. Les caves sont prises une à une. On se bat dans l'ombre au corps à corps mais, pas à pas, l'Allemand se défend avec rage. La lutte s'étend bientôt à tous les étages, aux couloirs où crépitent les mitrailleuses et les pistolets, aux pièces où on défonce les portes grenades à la main. Le combat se poursuit pendant que les chars tirent dans les meurtrières. Puis peu à peu le calme revient. L'ennemi a 50 morts, et 250 prisonniers se rassemblent dans la cour. La lutte a été difficile et a duré cinq longues heures durant lesquelles il a fallu toute la poussée des chars, tout le courage des fantassins à la grenade, sans oublier l'ardeur magnifique du génie d'assaut pour obtenir enfin la capitulation de l'école. Les sapeurs prennent alors un instant de repos. »

L'historique de la 2/13 Génie nous apporte quelques précisions quant au déroulement de l'attaque :

« Pendant les mêmes heures, la 2^e section participe avec beaucoup de mordant à l'assaut donné contre l'École Militaire par l'escadron Gaudet de chars moyens et des FFI. L'entrée Est est forcée par six chars, suivis de la 3^e section qui pilonne la façade de l'École. La 2^e section pénètre par les fenêtres en petits éléments de 2 ou 3 hommes qui prennent le bâtiment pièce par pièce et nettoient les caves à la grenade. Toute la façade était prise à 13 heures La 3^e section fait 40 prisonniers (dont 1 capitaine) qui ajoutés aux 150 prisonniers faits par la compagnie font un total de 190. Puis, après regroupement, fut opéré un dernier nettoyage général. Furent blessés au cours de cet assaut :

- Le sergent-chef Vinet (amorce de grenade dans la main).

- Le 2sm Renucci (éclat à l'arcade sourcilère).

Se sont particulièrement distingués pendant l'attaque :

- Le caporal-chef Youssef Mohamed.

- Le 1sm Thevenoux.

- Le 2sm Alessandri. »

Certains des FFI mentionnés précédemment appartiennent au 1^{er} escadron des FFI du XV^e arrondissement de Paris, connu aussi sous le nom

d'« Escadron Vaugirard » puisqu'ils avaient élu quartier dans les abattoirs Vaugirard. Dans le journal de marche de ce 1^{er} escadron il est écrit :

« 16 h 30. - L'escadron étant rassemblé aux abords de la Place Cambronne, des éléments blindée de la division Leclerc, remontant la Seine et progressant par le Champs de Mars et les avenues adjacentes, arrivent devant l'École Militaire. L'Escadron, profitant alors de l'effet de surprise provoqué par l'apparition des chars devant la façade Ouest de l'École Militaire, se portent en avant malgré un feu violent de l'ennemi. Des éléments entraînés par le Lieutenant Mouchonnet remontent rapidement l'Avenue Lowendal et atteignent la Place Fontenoy, de là par un bond rapide, effectué sous le feu d'un puissant armement ennemi (plusieurs armes automatiques et un canon de 75), l'escadron franchit les obstacles défendant la porte de l'École et pénètre dans la cour. Les bâtiments situés de part et d'autre de la Place Fontenoy, sont enlevés d'assaut. La progression se poursuit suivie du nettoyage des derniers îlots de résistance ainsi que des bâtiments du quartier Fontenoy. L'escadron occupe et conserve le terrain et contraint l'ennemi à cesser le feu. Une dizaine d'allemands sont tués. Plusieurs centaines d'officiers ou soldats se rendent. Un important matériel de guerre, comprenant un canon de 75, des mitrailleuses Maxim, des fusils mitrailleurs français et allemands, des grenades, des munitions, tombe en possession de l'escadron. Au cours de cet engagement, l'escadron n'a subi comme perte que quelques blessés légers. »

Nous laissons le capitaine Gaudet terminer le récit de cette attaque :

« Cependant, les chars mitrailent dans les cours intérieures. Boutef mène la danse, mais son tireur n'est pas à son aise; il se tâte l'abdomen.

- Chef... ça va pas...

- Qu'est-ce qui te prend ?

- J'peux plus tenir...

- Espèce d'imbécile, tu pouvais pas le dire ? Allez, descends !

Le tireur saute à terre, découvre un escalier qui s'enfoncé dans un sous-sol. Dans une salle obscure, il dégage en vitesse bras et poitrine de sa combinaison. A ce moment, un concert de voix allemandes retentit. Pris de vitesse, il remonte à l'air libre. A son total ahurissement, une cinquantaine d'Allemands sortent du bâtiment, mains en l'air, serant de près le vainqueur involontaire. Vers la chapelle, la tradition est respectée; deux officiers, porteurs d'un drapeau blanc, se présentent vers le « Nancy ». Le cuirassier Agostini les remet à son officier. Ils offrent la reddition de la garnison; elle est acceptée. Le major Neuman, son état-major et deux cents hommes sont conduits dans le kiosque à musique du Champ de Mars; je reçois la reddition et rasure le major sur le sort de ses hommes. La foule a grossi et pousse des cris hostiles, tentant même de frapper mes prisonniers. Nos chars sont en cercle autour du kiosque; les Allemands sont placés sur les plages arrière avec

1, 2 et 3. Cette colonne de prisonniers, venant de l'École Militaire, progresse sur l'avenue de la Motte Picquet, en direction de l'esplanade des Invalides. Nous ignorons vers quel lieu de détention elle est emmenée.

(Coll. L. Fournier)

4. Des hommes de l'escadron Vaugirard escortent des prisonniers allemands embarqués de tout leur « barda ».

(Photo M. Leborgne, Coll. A. Eymard)

5. Un officier allemand et son ordonnance, visible entre les deux « Leclerc » de droite, ont droit à une escorte « privée », laquelle n'est pas un luxe quand on observe avec quelle hargne les civils l'insultent. Cette photo nous permet également d'apprécier le « petit arsenal » que transportent la plupart des combattants, que ce soient des « Leclerc » ou des FFI. Le FFI de gauche (coiffé d'un béret) : un pistolet et un fusil. A côté de lui, l'homme coiffé d'un casque des troupes motorisées Mle 35 : un pistolet (ou un revolver ?), deux grenades à manche et une grenade fumigène. C'est probablement un « Leclerc » si l'on en croit ses gêtres et son treillis. Au centre, deux « Leclerc » armés de leur Thompson et de grenades défensives. Celui de droite a récupéré deux grenades allemandes à manche. On n'aperçoit pas l'arme du FFI de droite (coiffé d'un casque de moto), mais on peut voir qu'il a glissé deux chargeurs de Sten dans sa poche et accroché deux grenades défensives à sa ceinture.

(Coll. des auteurs)

6. Nous sommes avenue de Löwendal, entre l'avenue Duquesne et la place de Fontenoy. Le capitaine Gaudet (de dos), son son stick à la main, regarde un Allemand blessé allongé sur les pavés. A-t-il été lynché par les civils présents sur le trottoir ? Sur le M4A2 n° 63, du 2/4/12Cuir, sont juchés des prisonniers allemands qui vont être emmenés vers la caserne Duplex.

(Coll. L. Fournier)

7. Le n° 63 démarre, lâchant un panache de fumée dans le dos du capitaine Gaudet qui en train d'ordonner que l'on charge le blessé allemand sur sa jeep. Au premier plan, le Sherman Belfort III n° 59 du 2/4/12Cuir passe chargé de prisonniers qu'il emmène à la caserne Duplex.

(Coll. L. Fournier)

8. Avant de repartir dans sa jeep, le capitaine Gaudet donne ses ordres à un « Leclerc » ; Bru, son chauffeur, est au volant. Le blessé allemand a été chargé sur le capot du véhicule. Au second plan, le Sherman n° 63 tourne pour prendre la même direction que le Belfort III.

(Coll. L. Fournier)

9. Nous sommes toujours rue de Löwendal, mais à la hauteur de la place de Fontenoy. Au premier plan, derrière un mur de sacs de sable, une mitrailleuse allemande Maxim, piètre défense contre les 75 des Sherman ! Un FFI, l'arme à la bretelle regarde le photographe qui prend le Belfort III arrêté pour attendre ses camarades de peloton qu'on aperçoit, juste derrière.

(Coll. L. Fournier)

10. Gros plan sur le Belfort III n° 59 et ses prisonniers allemands, dont un officier, reconnaissable à sa casquette. Un M4A2 de son peloton le suit de près. Derrière eux, on aperçoit un M4 avec 105 mm et sur la droite de ce dernier, un autre M4A2. Au fond, on aperçoit le dôme des Invalides.

(Coll. L. Fournier)

difficulté, sous les hurlements. Lorsque nos lourds mastodontes s'ébranlent avec leur chargement oscillant de tenuesfeldgray, la foules'écarte à regret. Nous laissons nos arrogants seigneurs de la veille sous bonne garde, au quartier à Dupleix. Lorsque nous partons, leur chef nous salue, sans doute en remerciement. D'un geste presque amical, je lui rends son salut. Cette fois, la guerre est finie. C'est la fête ! Vedettes d'un grand spectacle, les « Éléphants Blancs » sont entourés, embrassés, applaudis. »

Le journal de marche du 12^e Cuir indique :

« A 16 heures 30, l'École Militaire est nettoyée par l'Escadron Gaudet. A 16 heures 36, le Colonel Noiret donne l'ordre ci-dessous à tous les éléments de son Sous-Groupement : « Le Groupement se porte sur le Luxembourg. Rassemblement Avenue de Suffren, la tête à hauteur de l'Avenue de la Motte Piquet. Ordre : Gaudet - Spahis - PC génie - Bat-

terie Magna - Compagnie Perceval - Compagnie FFI Fargeon. Pendant la durée du rassemblement le Capitaine Gaudet recevra la reddition des allemands du Ministère du Travail et les confiera aux Pompiers de Dupleix. Le Colonel O'Neill assurera la garde des ponts de Seine, du Pont de Passy au Pont de la Concorde inclus. Il cherchera la liaison avec les Américains vers Solférino et Pont Royal. » Le mouvement est stoppé à 18 heures par ordre téléphonique du 3^e Bureau DB, demande d'attendre le résultat des pourparlers de reddition avant l'attaque. »

A la lecture des témoignages, il est difficile d'établir le nombre exact de prisonniers. Le chiffre de 200 semble le plus près de la réalité. Il en va de même pour la prise de la garnison : chaque unité s'approprie la capture de cette dernière et de son commandant ! Passons maintenant au sous-groupement Rouvillois.

Le sous-groupement Rouvillois



Ci-dessus, il est environ 10h00 sur l'avenue de Villars : le char M4A2 Lorient, du 2/2/12 Cuir, s'est posté en surveillance canon pointé dans l'axe de la rue d'Estrées, en direction de l'École Militaire. (Photo Gotii, coll. Musée Carnavalet)

Le Ministère des Affaires Étrangères

Une fois la gare Montparnasse atteinte, le commandant Rouvillois reçoit de nouveaux objectifs. Il doit prendre les points de résistance suivant : les Invalides, la caserne de la Tour-Maubourg, le ministère des Affaires Étrangères et la Chambre des Députés. Pour cela Rouvillois dispose des éléments suivants :

- Le 2/12 Cuir, du capitaine d'Orgeix
- La 1/1 RMT, du capitaine Grall
- La 1/2/13 Génie, du sous-lieutenant Chevalier
- La 2^e batterie du 3 RAC, du capitaine Demarle
- Le 3/5/1 RMSM, du lieutenant Calmettes
- l'adjudant-chef Denocq sur le M3A3 Metz du peloton de chars légers de l'EM du 12^e Cuir
- le halftrack radio Vermandès du peloton de transmission de l'EHR du 12^e Cuir
- Un motocycliste

Le sous-groupement part vers ses objectifs par le boulevard Montparnasse, boulevard des Invalides, franchit une double barricade au carrefour Sèvres-Montparnasse. Rouvillois envoie un détachement prendre la caserne de la Tour-Maubourg. Ce détachement est constitué du peloton Briot, le 1/2/12 Cuir, avec la 2/1/1 RMT du lieutenant McClenahan ainsi qu'un corps franc de FFI comme infanterie d'appui. Les Allemands se rendent vers 11 heures. Au cours des combats le sergent-chef Robert Vandal, chef de groupe sur le halftrack Saint-Nazaire, est tué, ainsi que le caporal Pierre La Sala dit « Lassalle ». Dans sa citation à l'Ordre de la Division du 15 septembre 1944, il est écrit :

« Dans la cour de la caserne de la Tour-Maubourg, a servi la mitrailleuse

malgré le tir violent de l'ennemi. Blessé à la tête, a repris sa pièce et a continué de tirer jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent ; est mort de ses blessures. A toujours été un exemple pour ses camarades. »

Arrivé à la hauteur de l'église Saint-François-Xavier, le commandant Rouvillois entre en contact avec le sous-lieutenant Garnier, chef des FFI du 7^e arrondissement. Ce dernier l'informe sur les positions allemandes. Laissons la parole au sous-lieutenant Garnier ⁴⁰ :

« Rouvillois décide de mener l'attaque du grand bloc Palais Bourbon - Quai d'Orsay. Je monte sur son char, un peu abrité derrière la tourelle ; nous menons la colonne par le boulevard des Invalides, la rue de Grenelle, la rue de Bellechasse, boulevard Saint-Germain, la rue de l'Université, au milieu d'une foule ivre de joie, et sans recevoir un coup de feu. En fête, comme il le sera toujours, Rouvillois s'engage sur l'esplanade et me fait une des plus belles peurs de ma vie. La gare souterraine était alors éclairée en surface par des plots de verre ceint d'un maigre béton ; notre char et plusieurs autres s'y avançaient bravement, risquant au premier tir de se retrouver six mètres plus bas. La tête de mon nouveau chef dépasse la tourelle, je lui secoue l'épaule et lui montre la verrière, les engins regagnant au plus vite la terre ferme. »

L'attaque de la gare des Invalides et du ministère des Affaires Étrangères est confiée au sous-lieutenant Bureau, commandant le 2/2/12 Cuir, appuyé par les hommes de la 1/1/1 RMT du lieutenant Djambekoff. Le lieutenant Bureau est sur le Saint-Cyr et est accompagné du Quimper et du M3A3 Metz. Le char Quimper est détruit par un Panzerfaust qui le touche sous le blindage

⁴⁰ Edouard Pelissier, « Le général Marc Rouvillois ou la victoire en chargeant », éditions du Camelot et de la Joyeuse Garde, 1994, page 47.



(Photo A. Eymard)

1. Les hommes de l'escadron Montségou, dit « Vaugirard » du fait qu'ils avaient élu leurs QG aux obédiens Vaugirard. Ils ont été photographiés alors qu'ils étaient à l'instruction, ici sur un fusil Mauser, apparemment.
(M. Leborgne, Coll. A. Eynard)

2. L'ingéniosité des FFI est ici indéniable : ce camion-benne de marque Berliet, récupéré sur les troupes d'occupation, a été transformé en camion blindé. Notez les plaques de blindage qui protègent le radiateur, le pare-brise, les roues avant, etc. Notez également le camouflage.
(M. Leborgne, Coll. A. Eynard)

3. Bien que prise après le 25 août, cette photo nous permet de voir un peu mieux les inscriptions sur le blindage avant du Berliet : « FFI XV Escadron Montségou ».
(M. Leborgne, Coll. A. Eynard)

4. Cette photo, prise le 26 août sur les Champs-Élysées, nous montre l'importante capacité de transport en hommes du camion blindé de l'escadron Montségou. La veille, ils ont vaillamment combattu pour la prise de l'École Militaire.
(Coll. Musée Carnavalet)

5. Un autre camion, baptisé « Le Terrible », transportant des FFI venant de l'Eure et Loire, comme cela est indiqué à droite, à l'arrière de la caisse. Ils vont donner un coup de main aux « Leclerc » pour l'attaque de l'École Militaire.
(Photo NARA)



Les résistants en renfort





Les prisonniers de l'École Militaire





1. XV^e arrondissement, rue Saint-Charles, à deux pas du carrefour qu'elle forme avec la rue Ginoux. De gauche à droite: (X), (X), le colonel O'Neill, commandant le maquis de Lorris du Lairet, (X), l'écrivain Maurice Clavel (montrant du doigt une direction), (X). O'Neill ira prêter main forte au sous-groupeement Noiret pour l'attaque de l'École Militaire.

2. Des hommes du maquis de Lorris sur une camionnette baptisée « La Torpille » (inscription au-dessus du pare-brise). Son conducteur, Jean Laferrère, non visible ici, va trouver la mort sur le pont Alexandre III dans quelques heures. Il semble que les maquis de Lorris soient arrivés au moment où le sous-groupeement Noiret se dirigeait vers Paris. Ils se sont rattachés à lui pour ensuite se scinder en deux: l'École Militaire et le Ministère des Affaires Étrangères.

3. Un autre camion de FFI de Lorris. Notez les hommes qui ont installé des FM Bren et une MG34, à droite.

4. Encore un autre camion, de marque Chevrolet, armé, lui aussi, de deux fusils-mitrailleurs Bren sur le toit.

(Ces quatre photos proviennent du Musée de la Résistance au maquis de Lorris)



5. L'un des trois M3A3 du peloton de chars légers de l'escadron EM/12 Cuir qui accompagne le sous-groupeement. Ces chars étaient baptisés: Nancy n° 02, Colmar n° 03 et Strasbourg n° 04. (Photo Stanimiravitch/Coll. L. Fournier)

6. Un half-track de l'état-major du 12^e Cuir (peut-être s'agit-il du Trayer?) (Photo Stanimiravitch/Coll. L. Fournier)

7. Ce half-track de la 2/2/IRMT (immatriculé 410809) est en position à l'angle du quai Branly et du pont d'Iéna. Ses Browning de 30 et 50 sont braquées vers la Tour Eiffel (au cas où?). Mais peut-être son équipage pose-t-il pour la photo, tout simplement... (Photo Stanimiravitch/Coll. des auteurs)

8. Nous sommes à l'angle du quai Branly et du pont d'Iéna, en face de la Tour Eiffel. Le capitaine Perceval, commandant la 2/IRMT, s'entretient avec un civil, alors que l'adjudant Thuilliez allume une cigarette: une Camel ou une Lucky Strike? (Photo Stanimiravitch/Coll. L. Fournier)

9. Une jeep, armée d'une Browning .50 (12,7 mm), du peloton orienteur et reconnaissance de l'escadron EM/12 CUIR, s'est arrêtée quelques mètres avant le pont. (Photo Stanimiravitch/Coll. L. Fournier)

Aux abords de la Tour Eiffel

